

L'Action

Tombé dessus! Bucrasas lous! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS.
PAR AN: DEUX DOLLARS.

DIRECTEUR:
JULES FOURNIER

MONTREAL
72, Rue SAINT-GABRIEL, 72
Téléphone: Main 5556.

“BRIEUX, de l'Académie française”

S'il est une chose, entre toutes, qui suffise à distinguer les Français dégénérés que nous sommes des purs Français de France, c'est bien tout d'abord ce manque de mesure, soit dans l'éloge soit dans le blâme, dont nous sommes si manifestement affligés.

Voilà ce qu'à l'Action nous nous répétions ces jours-ci, à propos de la visite que daigne présentement nous faire “Monsieur Eugène Brioux, de l'Académie française”.

Que M. Eugène Brioux, certes, soit, non pas un estimable écrivain — car il faut tout de même observer les nuances, — mais enfin un estimable fabricant de machines plus ou moins dramatiques, c'est ce dont nul ne disciendrait. M. Brioux, chacun le sait, est l'auteur de la *Robe Rouge*, de *Simone*, etc.

Que M. Eugène Brioux, de garçon à peu près illettré, se soit de lui-même élevé au rang d'homme presque cultivé, qu'il ait tout seul fait (plus ou moins bien mais n'importe) ses humanités, qu'il soit, enfin, un autodidacte presque exemplaire, nous voulons bien le reconnaître.

Qu'il soit, enfin, de l'Académie française, c'est évident. Mais enfin — on vous le demande un peu! — sont-ce là des raisons pour voir en M. Brioux, comme l'ont fait presque toutes nos gazettes, “un admirable écrivain”, voire “un écrivain de génie”?

Flaubert, le plus parfait écrivain qui soit en français, ne fut jamais de l'Académie. Paul-Louis non plus. Non plus Alphonse Daudet, qui pourtant comptera bien dans l'histoire de la littérature française autant que M. Eugène Brioux. Victor Hugo, le père Hugo lui-même, ne fut pas refusé moins de trois fois par ces messieurs.

En revanche, que l'on nous cite, si l'on le peut, une seule médiocrité — médiocrité entière, complète, intégrale — qui ait jamais eu la moindre difficulté à se faire admettre dans l'illustre corps, les médiocrités, comme l'on sait, ne portant jamais ombrage à personne, tandis que les génies sont toujours, un peu partout, un peu gênants.

Or donc, M. Eugène Brioux est de l'Académie française. C'est entendu. Sait-il seulement écrire le français d'une façon convenable, c'est une autre chose; et qu'avons-nous d'affaire, nous grincieux, à poser ici d'aussi indiscrètes questions?

Avec sa belle tête de cabot, de menton bleu, il est évident qu'il ne ressemble pas mal à un mélange d'Ernest Tremblay (d'Ernest Tremblay grimé pour les rôles de traîtres, va sans dire) et d'Hamel, de notre cher Hamel, du Théâtre-National. Sottise, orgueil de soi, aplomb, suffisance, tout y est...

Et voilà (admis justement pour sa non-valeur) le confrère à l'Académie du regretté Jules Lemaitre, voilà le confrère de Pierre Loti! Voilà le confrère d'Edmond Rostand et d'Anatole France!

M. Eugène Brioux !!! — M. Eugène Brioux, disons-nous. Pardon, non pas M. Eugène Brioux, mais bien: “BRIEUX, de l'Académie française”.

“BRIEUX”, — tout court. Le père Hugo, en effet, signait Victor Hugo, — tout simplement.

L'auteur de *Thais* et du *Puits de Sainte-Claire* signe Anatole France, tout simplement. Tout simplement, l'auteur des *Contemporains* signait: Jules Lemaitre.

Renan et Taine, tous deux, signaient, tout simplement: Ernest Renan et Hippolyte Taine.

Mais M. Eugène Brioux, lui, n'est pas de cette sorte! Autodidacte consciencieux, il a trop bien gardé le souvenir de ses origines pour pouvoir, jamais, descendre à une telle simplicité.

Aussi — contrairement à Victor Hugo, à Hippolyte Taine, à Ernest Renan, — signe-t-il, tout simplement, — comme aurait fait Annibal s'il l'avait osé, comme n'osa jamais faire Napoléon, — ... aussi signe-t-il, tout simplement: “BRIEUX, de l'Académie française.”

BRIEUX, de l'Académie française !!! Et c'est ainsi que tous nos snobs demi-sauvages et toutes nos snobinettes de demi-sauvages ne se laisseront jamais, jusqu'à la consommation des siècles, de saluer en M. Eugène Brioux — pardon! en “Brioux” — un très grand homme.

Et voilà comme quoi, une fois de plus, les Canadiens et Canadiennes, qui tous et toutes ont beaucoup d'aplomb mais qui toutes et toutes n'ont jamais ouvert un livre, — et voilà comme quoi tous les Canadiens et toutes les Canadiennes iront se figurer, doctement, de très bonne foi, que “Brioux, de l'Académie française”, est un grand homme.

qui, même dans ses machines de théâtre, n'a jamais su parler français!

Non, mais faut-il, faut-il tout de même que notre pauvre race soit appauvrie et, comme nous le disions tout à l'heure, dégenérée, pour qu'en l'an de grâce 1914 nous puissions prendre au sérieux, à Montréal, non pas seulement un bonhomme tel que “M. Eugène Brioux, de l'Académie française, mais encore un monsieur tel que “BRIEUX (tout court!) de l'Académie.”

Non, mais laissez-moi rire!... JULES FOURNIER.

L'Angleterre jugée par ses grands hommes

II.—H.-G. WELLS

...A part le cas spécial de la Chine et du Japon, où aura lieu peut-être un développement à part, les peuples du monde n'échapperont au naufrage de leurs systèmes sociaux trop mesquins, branlants et chancelants, qu'en escaladant les degrés de ce qu'on pourrait appeler les langues aggrégatives.

Quelles seront ces langues mondiales aggrégatives? Si l'on n'a égard qu'à son extension durant le XXe siècle, on peut aisément se laisser aller à exagérer les probabilités qui feraient de l'anglais la principale de ces langues. Mais une partie de l'extension de la langue anglaise a été due surtout aux facultés prolifiques plus grandes de peuples parlant originellement anglais, à l'immigration en des contrées de langue anglaise de groupes d'étrangers trop peu nombreux pour résister à la contagion ambiante, et à la contrainte exercée par un peuple ayant la prépondérance politique et commerciale mais trop illettré pour acquiescer volontiers la connaissance de langues étrangères.

Or, aucune de ces causes n'a une permanence essentielle. Quand on examine la question de plus près, on est surpris de découvrir combien lente a été l'extension de l'anglais en face de langues en apparence beaucoup moins commodes. L'anglais n'a pas encore réussi à remplacer la langue française dans le Canada français, et son ascendant est douteux même aujourd'hui dans l'Afrique du Sud, après un siècle de domination britannique.

L'anglais n'a aucune des qualités contagieuses du français, et la classe restreinte qui monopolise la direction des affaires britanniques, — et la monopolisera pendant plusieurs décades encore, — n'a jamais fait montre d'un grand zèle pour propager l'usage de l'anglais. Parmi les quelques idées que possède la classe gouvernante en Angleterre, la destruction et le dénigrement des écoles et des collèges est malheureusement l'une des principales, avec une absolue incapacité de comprendre la signification politique de la question de langues.

L'Hindou, qui se donne beaucoup de peine pour apprendre l'anglais et pouvoir s'en servir, se heurte à quelque chose qui, déguisé sous une forme facétieuse, ressemble singulièrement à de la haine. Comme récompense de ses peines, il s'apercevra que presque tout ce qu'on a écrit sur son compte en anglais est grossièrement méprisant. Les possibilités qui ont existé (et à un degré moindre existent encore pour des hommes d'Etat résolus) de faire de l'anglais la langue commune servant aux communications pour toute l'Asie au sud et à l'est de l'Himalaya, devront se développer d'elles-mêmes ou bien diminuer et disparaître. Et il est plus probable qu'elles disparaîtront. Rien n'indique que les Anglais ou les Américains possèdent un sentiment suffisant de l'importance qu'a, pour l'avenir de leur race, la suprématie linguistique, ni qu'ils soient en conséquence disposés, avant longtemps encore, à intervenir, à ce sujet, dans le processus naturel.

Parmi les peuples qui ne sont ni sujets britanniques ni citoyens américains — et QUI NE SONT NON PLUS NI GARCONS D'HOTELS OU DE RESTAURANTS NI VOYAGEURS DE COMMERCE, — les raisons d'apprendre l'anglais plutôt que le français ou l'allemand n'augmentent pas. Si notre hypothèse initiale se vérifie, le facteur décisif en cette matière est la somme de science et de pensée que l'acquisition d'une langue offrira à l'homme qui l'apprend. En conséquence ce fait prend aussitôt une énorme signification, que le nombre de livres publiés en anglais est moindre que le nombre de ceux publiés en français ou en allemand, et que la proportion des ouvrages sérieux surtout est de beaucoup inférieure. La plus grande quantité des livres anglais sont des romans adaptés à l'intellect des femmes, des enfants ou des commerçants retirés, des récits qui amortissent l'imagination plutôt que de stimuler la pensée; — ce sont à vrai dire les seuls livres qui donnent un

profit à la fois à l'éditeur et à l'auteur. Mais, précisément, ces publications sont négligeables; aucun étranger n'apprendra l'anglais pour le plaisir de lire Miss Marie Corelli dans l'original ou pour s'abreuver de connaissances premières intraduisibles d'après *The Helmet of Navarre*. Les conditions actuelles de la production du livre en Angleterre n'offrent pas le moindre espoir d'une amélioration immédiate sous ce rapport. Il n'y a ni honneur ni profit à espérer — pas même le loisir et le nourriture — pour l'Américain ou l'Anglais qui consacre une ou deux années de sa vie à l'étude approfondie de quelque problème considérable; et si réduit est le public anglais qui s'intéresse aux sciences qu'un grand nombre d'importants ouvrages scientifiques étrangers ne sont jamais traduits en anglais. On ne peut lire qu'en français des compilations aussi intéressantes que l'ouvrage, par exemple, de Jean de Bloch sur la guerre; on ne trouve en anglais qu'un bref résumé de ses conclusions, publié sous le titre sensationnel de: *La guerre est-elle impossible maintenant?* On ne peut avoir Schopenhauer, en anglais, qu'en extraits stupidement dénaturés, purgés et expliqués. Beaucoup de traductions ne sont faites qu'en vue de la vente, et sont trop souvent l'oeuvre de femmes mal payées — dénuées pour la plupart de la moindre connaissance élémentaire du sujet qu'elles traduisent; — ces traductions sont difficiles à lire et on ne saurait sans crainte en citer aucun passage. La production des livres anglais, à moins que l'auteur ne soit un riche amateur, dépend finalement des éditeurs; or, les éditeurs aujourd'hui sont tombés à un niveau plus bas encore que celui de l'ordinaire commerçant, en ne se souciant pas de savoir si les marchandises qu'ils vendent sont bonnes ou mauvaises. Les livres qui sortent de l'ordinaire — et tous les bons livres entrent dans cette catégorie — “sont difficiles à vendre”, alléguent-ils, et l'auteur doit les dédommager de cette perte en abandonnant le plus souvent la presque totalité des profits qu'il pourrait retirer de son travail.

Il n'existe aucune critique qui contrôle la réclame des auteurs et des éditeurs, et d'ailleurs il n'existe non plus, au milieu de la cohue des lecteurs, aucun public suffisamment intelligent pour qu'on tente de lui apprendre à choisir ses lectures. Les organes des grandes professions et des industries techniques n'ont pas encore compris le rôle que leurs lecteurs doivent jouer dans la vie publique de l'avenir, et ils ignorent tous les ouvrages qui ne sont pas strictement techniques. Une critique bâtarde, rédigée, dans la plupart des cas, par les employés des éditeurs, une critique qui a une parenté directe avec les pages d'annonces, distribue la louange ou le blâme dans la presse périodique.

Ni en Angleterre ni en Amérique on ne trouve une compagnie, un Institut de grands hommes qui puisse, sous une forme quelconque, donner une compensation au philosophe ou à l'indifférence publique; — le gouvernement anglais ne possède pas assez de clairvoyance pour s'en soucier. Plus un homme est intelligent, plus distinctement il s'apercevra que se consacrer à accroître la richesse scientifique ou philosophique de l'Angleterre, c'est renoncer à son confort, au respect de la majorité de ses contemporains, à toutes les délices de l'existence, pour n'avoir à la fin, comme récompense, que la stérile satisfaction, pas toujours justifiée, du devoir accompli. En brassant de la bière, en distillant des alcools, et en débitant ces boissons grâce au monopole que les lois anglaises rendent si fructueux pour les brasseurs et distillateurs (1), en vendant du porc ou du thé, en spéculant à la Bourse, et avec la fortune ainsi gagnée, en flagornant les grands, — un homme énergique peut acquiescer les honneurs publics et la popularité à un degré qui dépasse incommensurablement tout ce qu'on peut espérer pour les exploits intellectuels les plus admirables. Le Ciel me préserve d'exagérer le prix des honneurs et de la compagnie des princes! Mais il n'est pas toujours plaisant d'être éclaboussé par les carrosses.

Jadis, la convention tout au moins voulait que la Cour du pays et son aristocratie fussent les centres resplendissants de l'influence intellectuelle et morale, que, dans une certaine mesure, elles modérassent et corrigeassent les jugements de la foule. Mais aujourd'hui la Couronne Britannique, en ce qui concerne l'intérêt qu'elle devrait montrer envers la science et la littérature, ne se manifeste que pour dénier les droits qu'aurait au respect public les travaux intellectuels.

Si ces doléances n'étaient qu'imaginaires, on pourrait fort bien n'en faire aucun cas; mais il faut reconnaître leur bien-fondé, en constatant le déclin intellectuel de la littérature qui se publie en anglais (et par littérature nous entendons toutes sortes de livres). Ce déclin amènera finalement la vaste décadence de la langue et anéantira toutes les vastes perspectives politiques qui accompagnaient la propagation d'une langue...

H.-G. WELLS. (Anticipations.)

Sous ce titre: *Un 75 à l'huile de sardine*, voilà bien quelques semaines déjà que l'*Intransigeant*, de Paris, publiait la petite histoire suivante: *Le soldat français est débrouillard. Comme sa gaieté, son ingéniosité est proverbiale. Elle le mérite: témoin cette anecdote.*

Nous sommes dans les Vosges. Une section de mitrailleuses est installée sur une grève. Abrisée derrière de petits rocs, noirs et moussus, elle commande le sol. Sur la route, au loin, apparaissent, déjà, une centaine de casques pointus et la petite batterie commence à faire d'excellente besogne. Mais voici que les terribles engins ne fonctionnent plus aussi bien: “De l'huile!” commande le lieutenant.

Hilast! nul homme n'en possède, et il faudrait aller en chercher, à l'arrière, à huit cents mètres. Avant qu'on revienne, l'ennemi sera là. On a dû cesser le feu; la situation est désespérée. Soudain, on entend un cri joyeux: “Vous en faites pas, les gars! J'ai les sardines de maman!”

Et un petit bleu, qu'on appelle “le Parisien”, dans la section, brandit triomphalement deux boîtes en fer-blanc qu'il vient de pêcher dans son sac. En cinq sec, on ouvre les boîtes, et on se sert du précieux liquide. Sans doute l'huile comestible n'est pas prévue par le règlement; mais — c'est on jamais le cas de le dire — “à la guerre comme à la guerre”.

On reprend la fusillade interrompue: un quart d'heure après, la colonne ennemie était en fuite. Alors, on put manger les sardines providentielles: jamais la section n'en avait mangé de si bonnes.

Et maintenant, si cela peut vous intéresser, voici la même histoire racontée dans le *Star*, de Montréal, du 19 décembre: ... A similar willingness to try — to try something in an emergency was shown by a private in a machine gun detachment. His gun jammed for lack of oil. “Leave it”, ordered his lieutenant. “The oil is back with the wagons — four miles away.” “What?” said the Tommy indignantly. “Leave her? No! Alf!”

Whereupon he fished around in his haversack until he found a box of sardines. He cut a hole in it with his bayonet, dripped the oil into the gun's bearings, and went on shooting. The lieutenant thinks he'll exchange into another regiment. That Tommy shows his disgust at the officer's lack of resource too plainly. Comme vous le voyez, c'est, dans les deux récits, le même fait exactement — sauf que, dans le premier récit (celui de l'*Intransigeant*), il est attribué à un soldat français, et, dans le second (celui du *Star*), à un “Tommy”.

Comment, dans les deux semaines qui séparent le récit du journal français de celui du journal canadien, le petit soldat français des Vosges a-t-il pu se muer en soldat anglais des Flandres, c'est ce que seuls sans doute les rédacteurs de Sir Hugh Graham seraient en mesure de nous expliquer.

Et vous voudriez, encore une fois, que nous ne les appelions pas des cochons (hogs)?

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'*Action* vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand il n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux? — S'adresser rue Saint-Gabriel, 72. — Téléphone: Main 5356.

CE QUE VAUT LA MARINE ALLEMANDE

L'opinion d'un expert français, telle qu'elle est exprimée en juillet

Ce que disait en octobre dernier feu Mahan, nommé par une gazette anglaise le Von Motke de la marine britannique

Let the English have just a little more patience. When the time comes they will make due acquaintance with the German navy. D'une traduction anglaise d'un article de l'*Illustrierte Chronik des Zeit*.

Je recherche davantage, sur certaines questions se rattachant à la présente guerre, des opinions exprimées avant qu'elle ne commençât, alors qu'elle n'était qu'une possibilité considérée lointaine. On est plus certain d'y trouver la vérité franche, librement exprimée.

En juillet dernier, un lieutenant de la marine française en activité, ne pouvant, partant, signer de son vrai nom, envoyait à une revue de Paris, marqué de deux astérisques, un article où il s'appliquait à exprimer ce que, dans son opinion, la marine de guerre de l'Allemagne pouvait bien valoir à ce moment.

Il commençait par mettre ses compatriotes en garde contre la légende que les marines de création récente ne valent pas les anciennes. Quels que soient, dit-on, les progrès qu'elles puissent faire, elles ne sauraient atteindre le degré d'entraînement que possèdent les escadres animées de vieilles traditions. Dangereuse illusion mise en valeur par les pacifistes et les “partisans du moindre effort”.

Venait ensuite un rapide historique de la marine allemande, de sa première formation sous Guillaume Ier, de son développement merveilleux sous Guillaume II, qui “y apporta la plus admirable opiniâtreté et la plus sûre compétence”, aidé par l'amiral von Tirpitz, “collaborateur de premier ordre”.

Lorsque Guillaume II appela Tirpitz au ministère de la marine en 1897, c'était un contre-amiral de quarante-huit ans, le plus jeune officier de son grade; il avait peu navigué et presque toute sa carrière s'était faite dans les états-majors; mais il y avait montré de rares qualités d'organisateur et une connaissance approfondie de tous les problèmes techniques relatifs à la marine. En peu de temps, il sut prendre sur le Reichstag une influence qui n'a fait que grandir depuis dix-sept ans. Pour agir sur le pays il fonda la Flottenverein, cette puissante Ligue maritime de caractère semi-officiel qui groupe plus d'un million d'adhérents et dont il inspire personnellement la propagande incessante et tumultueuse; il créa, e nous, au ministère un bureau de la presse d'où partent les articles tendancieux que les journaux de toutes nuances insèrent simultanément et qui entretiennent le zèle de l'opinion publique. Mais, adroit politique et militariste convaincu, il est plus remarquable encore par la sûreté de ses vues d'ensemble et son esprit méthodique. Grâce à lui le développement de la marine allemande s'est fait non seulement sans à-coup, suivant une progression parfaitement régulière, mais aucun de ses éléments n'a jamais été sacrifié à d'autres, comme cela arrive si souvent ailleurs sous prétexte d'urgence. La constitution des approvisionnements, le creusement des bassins de radoub, l'agrandissement des arsenaux, le recrutement du personnel ont été menés de front avec la construction de navires de toutes catégories, suivant un plan général logiquement conçu et rigoureusement exécuté. C'est par là que l'amiral von Tirpitz est un grand ministre et MERITE D'ETRE COMPARE A NOTRE COLBERT.

Après des détails peu intéressants pour les pékins que nous sommes, sur la formation du bas personnel, que le lieutenant trouve inférieur au bas personnel français, parce que chaque marin est spécialisé à des attributions extrêmement strictes et qu'il est, en plus, d'une remarquable médiocrité intellectuelle, il est question des officiers.

Ils sont recrutés suivant des méthodes toutes différentes des nôtres. Leur culture générale est moins forte. Ils sont spécialisés de bonne heure et leur éducation adaptée aux genres de navires qu'ils devront commander. Ils sont d'ailleurs très bien entraînés; s'ils ne reçoivent pas d'enseignement théorique, on tâche de développer leur sens pratique. Il leur manque parfois cette “routine”, ou cette “tradition” qui est, tout de même, un appoint à l'avantage des vieilles marines... On peut être capitaine de vaisseau à l'âge de 42 ans, en France c'est à 51 ans, en Angleterre à 40.

Après avoir dit que la défense des côtes est formidable et qu'il serait difficile d'en approcher en temps de guerre, le lieutenant constate que, pour TRANSPORTER DES TROUPES DE DEBARQUEMENT, l'état-major allemand pourrait disposer D'UN NOMBRE IMPOSSIBLE A CALCULER DE CARGO-BOATS, sans compter les 50 grands paquebots de deux lignes qui filent plus de 16 noeuds à l'heure et pourraient charger CENT MILLE HOMMES AVEC LEURS CANONS ET LEURS CHEVAUX DANS UNE SEULE TRAVERSEE. L'article du lieutenant finit ainsi:

La marine allemande est inférieure à d'autres par la qualité de son personnel; son matériel n'a aucune supériorité appréciable; mais la même opiniâtreté, le même esprit de suite qui ont présidé à sa formation, caractérisés aussi la vie de ses navires; elle a un but et ne néglige rien pour s'y préparer: c'est là qu'est sa force.

Le 1er décembre mourait à Washington un homme qui n'aimait pas les Allemands et qui, chose curieuse, avait déterminé l'importance prise par leur flotte: l'amiral Mahan, auteur du remarquable ouvrage *The Influence of Sea-Power upon History*. Ce livre, qui est une vogue phénoménale en Angleterre, dont il flattait nécessairement le prestige maritime, eut un effet d'une autre nature, mais non moins élogieux pour son auteur, en Allemagne. Je lisais sur cet ouvrage, dans un récent numéro du *New-York Times*:

Il fut immédiatement traduit en allemand et l'empereur en fit distribuer des exemplaires dans toute sa flotte. Il obligea les officiers à l'étudier, le considérant comme le plus important des livres des temps modernes sur les affaires navales et sur la suprématie maritime. “This book taught the Germans the importance of gaining sea-power.”

Détail typique: l'idée de ce livre vint à

Leur orgueil national, leur confiance sont poussés au plus haut point, NON SEULEMENT ILS NE CRAIGNENT PAS LA GUERRE, MAIS ILS LA DESIRENT. Pour eux, la mission civilisatrice de l'Allemagne est un article de foi. “LEUR MORAL EST DONC ABSOLUMENT SUPERIEUR.”

Le matériel ne paraît pas, au lieutenant français, avoir cette “excellence unique” que les Allemands se plaisent à lui prêter. Ainsi ils ont le canon de 30, alors que partout on en est au 38. Leurs sous-marins sont de 1906 (ça doit être tout de même un bon type). D'une manière générale, rien de nouveau, en matière de conception maritime, ne serait venu de l'Allemagne. Cependant, dans son ensemble et telle quelle, sa flotte est “un bel instrument”.

Mais comment la manœuvrera-t-elle? Quel rôle lui fera-t-elle jouer? Un rôle actif, c'est certain; et cependant, dans presque tous les cas, un rôle secondaire. Tous les écrivains maritimes allemands sont d'accord pour dire que des opérations maritimes, quelle qu'en soit l'importance et quel que soit l'ennemi, ne peuvent suffire à procurer un succès décisif. C'est sur terre qu'il faut être vainqueur. Mais la marine peut préparer ou aider l'action de l'armée.

Voici où l'intérêt de l'étude du lieutenant français augmente considérablement, étant donné ce que l'on sait maintenant. Ainsi, d'après lui (en juillet dernier, ne l'oublions pas), la marine allemande prévoit UNE ACTION ENERGIQUE ET PRELIMINAIRE DE SES PETITES FLOTTILLES OFFENSIVES, TORPILLEURS ET SOUS-MARINS. Elles s'exercent continuellement AU MOUILLAGE DES MINES DANS LA MER DU NORD, NAPPE D'EAU PROPICE A CAUSE DE SES PROFONDEURS REGULIERES ET MODEREES. L'entraînement est remarquable, surtout celui des flottilles.

Traverser à grande vitesse les créneaux d'une escadre en marche, en passant assez près de chaque cuirassé pour saisir au passage une bouteille de champagne suspendue à l'arrière est un sport pour lequel les officiers se passionnent et où ils arrivent à des résultats surprenants. Leurs manœuvres ne sont pas sans dangers, et il en est résulté des accidents graves relativement nombreux; mais, à moins de faute professionnelle évidente, l'empereur a toujours refusé de punir les officiers en cause; IL SAIT QUE LA PRUDENCE N'EST PAS UNE VERTU A RECOMMANDER AUX TORPILLEURS, DONT LE ROLE CONSISTE A JOUER LE TOUT POUR LE TOUT, et qu'en ménageant trop son matériel — et même son personnel — dans les exercices, on se prépare à ménager l'ennemi au combat.

Après avoir dit que la défense des côtes est formidable et qu'il serait difficile d'en approcher en temps de guerre, le lieutenant constate que, pour TRANSPORTER DES TROUPES DE DEBARQUEMENT, l'état-major allemand pourrait disposer D'UN NOMBRE IMPOSSIBLE A CALCULER DE CARGO-BOATS, sans compter les 50 grands paquebots de deux lignes qui filent plus de 16 noeuds à l'heure et pourraient charger CENT MILLE HOMMES AVEC LEURS CANONS ET LEURS CHEVAUX DANS UNE SEULE TRAVERSEE. L'article du lieutenant finit ainsi:

La marine allemande est inférieure à d'autres par la qualité de son personnel; son matériel n'a aucune supériorité appréciable; mais la même opiniâtreté, le même esprit de suite qui ont présidé à sa formation, caractérisés aussi la vie de ses navires; elle a un but et ne néglige rien pour s'y préparer: c'est là qu'est sa force.

Le 1er décembre mourait à Washington un homme qui n'aimait pas les Allemands et qui, chose curieuse, avait déterminé l'importance prise par leur flotte: l'amiral Mahan, auteur du remarquable ouvrage *The Influence of Sea-Power upon History*. Ce livre, qui est une vogue phénoménale en Angleterre, dont il flattait nécessairement le prestige maritime, eut un effet d'une autre nature, mais non moins élogieux pour son auteur, en Allemagne. Je lisais sur cet ouvrage, dans un récent numéro du *New-York Times*:

Il fut immédiatement traduit en allemand et l'empereur en fit distribuer des exemplaires dans toute sa flotte. Il obligea les officiers à l'étudier, le considérant comme le plus important des livres des temps modernes sur les affaires navales et sur la suprématie maritime. “This book taught the Germans the importance of gaining sea-power.”

Détail typique: l'idée de ce livre vint à

Noël intime

Oh qu'ils furent heureux, les pères de Judée,
Eveillés au buccin de l'Ange triomphant,
Et la troupe des Rois par l'étoile guidée
Vers le chaume mystique où s'abritait l'Enfant!

Tous ceux qui, dans la paix de cette nuit agreste,
Trouvèrent le Promis, le Christ enfin venu!
Et ceux même, ignorants de l'Envoyé Céleste,
Qui L'avaient repoussé, mais du moins L'avaient vu!

La Mère, s'enivrant d'extase virginal,
Joseph, pour qui tout le mystère enfia à lui,
Et l'étable, et la crèche, et la bise hivernale
Par les vieux ais disjointes se glissant jusqu'à Lui!

Tout ce qui Le toucha dans sa chair ou son âme,
Tout ce que Son rayon commença d'éblouir,
Princes savants, bergers, pieux Hérode infâme,
Tout ce qui crut en Lui fût-ce pour le haïr!

Oh qu'ils furent heureux! Moi, dans l'ombre muette,
Je m'assois, pasteur morne et blême de soucis,
Et jamais un Archange à ma veiller inquiète
Ne vint jeter le Gloria in Excelsis.

Je scrute le reflet de toutes les étoiles,
Mage pensif, avec un désir surhumain,
Mais leur front radieux pour moi n'a que des voiles,
Et pas une du doigt ne me montre un chemin.

Et mon âme est la Vierge attendant la promesse
Mais que ne touche point le souffle de l'Esprit,
Ou le vieillard en pleurs qu'un sombre doute oppresse
Et qui n'a jamais su d'où venait Jésus-Christ.

Je suis l'étable offrant en vain son sol aride
Au Roi toujours lointain et toujours attendu;
Et dans mon cœur voici la crèche, berceau vide,
Où le vent froid gémit comme un espoir perdu.

LOUIS DANTIN.

La guerre anecdotique

Le portrait révélateur

De l'Information:

Un homme revêtu de l'uniforme d'officier circulait depuis plusieurs jours dans nos lignes à la recherche de son régiment dont il disait avoir été séparé au cours d'un combat meurtrier.

Son récit était parfaitement plausible. Cependant un inspecteur de la Sûreté, attaché au service des armées, le rencontrant pour la seconde fois, conçut quelques doutes.

Arrêté puis fouillé sans qu'on eût pu trouver aucune preuve, cet individu, qui se défendait énergiquement, allait être relâché quand on eut l'idée d'ouvrir le boîtier de sa montre. Il s'y trouvait, suivant la mode allemande, le portrait d'une femme jeune. Toute dénégation devenait impossible. Ce pseudo-officier était bel et bien un espion!

La pêche à la sardine

Du Matin:

... Nos soldats, dans leurs tranchées, ont le sourire. Depuis quelques jours, on leur distribue des sardines, du saucisson, du chocolat. Nous les gâtons bien parce qu'ils le méritent.

Les tranchées ennemies sont quelquefois à 40 mètres à peine des nôtres, et dans les deux camps se trouvent des hommes parlant parfaitement les deux langues. Chaque soir, des conversations s'engagent d'une tranchée à l'autre et, ce matin, un officier du... d'infanterie me raconta cette scène, qui s'est passée dans sa tranchée:

Un Français (montrant sa tête et voyant un Boche en faire autant). — Bonjour, sale Boche, t'est pas encore crevé?

Le Boche. — Pas plus que toi, vilain Français!

Le Français. — Je dis crevé parce que "tu la crevés" dans ta tranchée, vieux meurt-de-faim! Tandis que nous, on mange des sardines, du fromage, du saucisson.

Le Boche. — Tu manges des sardines, menteur! colossal menteur!

Le Français. — Oui, mon vieux, qu'on en mange, des sardines, à preuve que voilà la boîte. Si t'en veux, c'est plus dur que de la choucroute, mais ça tient mieux au ventre!

Et, ayant lesté une boîte vide d'un journal et d'une pierre, il la lance vers la tranchée ennemie: "Tu liras des nouvelles de tes copains qui sont à Paris..."

Le Boche (deux minutes après). — Tu ferais mieux de m'en envoyer une pleine!

Le Français. — Tiens, tête d'étaupe, attrape!

Et à toute volée il envoie vers l'Allemand une boîte de sardines, pleine celle-ci, mais soigneusement attachée à une longue ficelle. La boîte tombe à une dizaine de mètres de la tranchée ennemie. Aussitôt le Boche bondit de son trou et court à quatre pattes vers la boîte convoitée. Mais, au moment où il va la saisir, la boîte, tirée par le Français, fait un bond d'un mètre en arrière. Le Boche la suit en sautant. La séance continue ainsi, et l'on dirait un enfant courant après une grenouille dans un pré.

A la fin, un fou rire part de la tranchée française, et un loustic crie: "A! on, viens Bochemann, faut venir les manger chez nous, les sardines, ou sans ça... poum!... capout!"

Le Boche hésite. Puis... il vient manger ses sardines. Après quoi, on le conduit au commandant.

Les hommes s'amuse énormément et appellent cela "la pêche à la sardine"...

Un brave petit gars

C'est une toute petite anecdote contée par un soldat dans une lettre adressée à des amis; la voici textuellement rapportée: Pendant le bombardement d'un village par les Allemands, les habitants évacués leurs foyers au milieu d'un sauve-qui

peut général.

Une famille, composée du père, de la mère et d'un enfant, tout au plus âgé de sept ans, s'était déjà engagée sur la route, lorsque le petit, se rappelant avoir oublié ses livres de classe, quitta subitement ses parents, et ce, pendant que les obus ennemis faisaient rage dans le village. Il parvint à regagner sa maison déjà atteinte et à s'enfuir à nouveau avec tous ses livres.

Les parents, encore tout apeurés du danger qu'avait couru leur enfant, l'admonestèrent comme il convenait. Et l'enfant répondit: "Je voulais prendre mes livres de classe pour que les Allemands ne puissent pas apprendre le français."

Un voyage en auto interrompu

Du Journal des Débats:

Un Hollandais qui avait besoin d'aller en Belgique pour ses affaires s'enquit des moyens de faire ce voyage en toute sécurité avec son auto. Les agents diplomatiques le munirent d'abord d'un passeport pour lui — en payant, naturellement; puis du laissez-passer pour son auto, toujours en payant. Et quand ces pièces eurent été revêtues de toutes les estampilles, de toutes les signatures, de tous les vivas, de tous les sceaux, notre Néerlandais, l'âme tranquille, se mit en route, sûr d'avoir d'avance levé toutes les difficultés. Mais à peine avait-il dépassé Maëstricht et était-il entré en Belgique, qu'on lui fit bien voir que la défense générale et absolue de voyager en auto en Belgique n'était pas un vain mot. Deux officiers d'état-major s'approchèrent de la voiture, firent descendre le propriétaire qui chauffait lui-même et lui déclarèrent que son auto était saisie.

Protestation indignée: notre Hollandais sort toutes ses pièces si bien estampillées: "Mais lisez donc! c'est votre ministre, c'est votre consul qui ont apposé là leur estampille." Nos officiers, le monocle à l'œil, ne daignent pas regarder ces papiers. A quoi bon? Ils sont les maîtres; ils intimement l'ordre au propriétaire de l'auto de regagner son siège et de les conduire, et vivement, à la première étape. On verra là ce qu'il convient de faire. En attendant, l'auto est confisquée au profit de l'armée allemande.

Le propriétaire, navré, remonte sur le siège, tandis que les officiers s'installent à l'intérieur, se félicitant de leur aubaine. Non seulement ils ont une belle auto, mais ils ont en même temps un chauffeur émérite. Celui-ci enrage, mais il continue quand même à mener à toute allure, jusqu'à ce qu'enfin il arrête brusquement. Les officiers se lèvent, s'enquière: "Est-ce une panne? Nous ne sommes pourtant pas arrivés".

Mais le chauffeur est descendu et, ouvrant cérémonieusement la portière: "Oui, vous êtes arrivés, messieurs, vous êtes arrivés en Hollande; voilà le poteau frontière; voilà: sentinelle hollandaise. Descendez, et vivement, si vous ne préférez être internés en Hollande" et, au milieu des rires des Hollandais vite assemblés, les deux officiers d'état-major repassèrent la frontière belge.

La guerre des airs

Au jour le jour, les aviateurs français accomplissent des exploits qui constituent la plus admirable des épopées aériennes. M. Emile Thomas rapporte, dans le Petit Parisien, la conversation qu'il a eue dernièrement avec un caporal pilote, et de laquelle nous détachons le passage que voici:

— Avez-vous été parfois en danger sérieux?

— Mais, monsieur, chaque fois que l'on part, c'est pour un danger sérieux; c'est même le plaisir du métier. Il y a un mois, j'ai cru que nous y restions. Les brouillards commençaient à nous gêner. Il fallait cependant aller jusqu'à une dizaine de kilomètres au delà des lignes allemandes. Nous avions le plein d'essence, le moteur

MAISONNEUVE,

ses rues, ses monuments, son hygiène

"L'une des villes les plus progressives et les mieux administrées de ce continent," dit un journal anglais

Ce qu'une administration intelligente a su faire, en 10 ans, d'un modeste village de 8,000 âmes

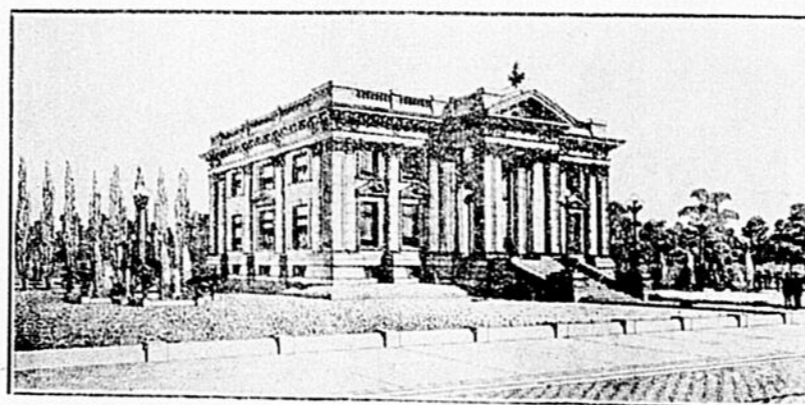
(Traduit du Montreal-Old and New)
La Cité de Maisonneuve, qui occupe une situation idéale à l'est de Montréal, est à coup sûr l'une des municipalités les plus propres et les mieux administrées de l'Amérique du Nord. S'il lui manque le voisinage de la Montagne — grand avantage au point de vue pittoresque mais, no-

de s'élever le nouvel hôtel des Postes dont le gouvernement fédéral a ordonné la construction, non loin d'un vaste terrain acquis récemment par la Ville pour en faire un parc.

Tout en s'efforçant de faire de Maisonneuve une belle ville, ses administrateurs n'ont pas négligé la question encore plus

sentant du Bureau, lequel partout exige une absolue propreté. Le personnel du Dr Lussier s'occupe en outre de surveiller la qualité du lait vendu aux contribuables. Il lui est même arrivé à quelques reprises, autrefois, de signaler aux autorités des laitières malhonnêtes, qui, ayant reçu la leçon qu'ils méritaient pour avoir violé l'un

direction du chef Marchessault, sont tous des hommes de choix et qui offrent au public une protection aussi parfaite que possible contre l'incendie. La police de la Cité est également un corps de premier ordre. Dernier détail, ajoutons qu'en vertu d'un règlement municipal, les tramways, à Maisonneuve, sont tenus de stopper à chaque



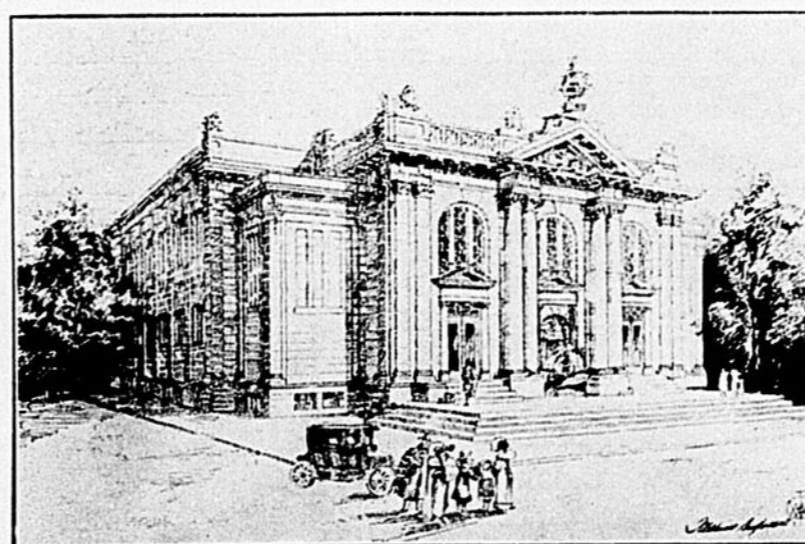
MAISONNEUVE: Hôtel de ville.

tons-le en passant, grand inconvénient au point de vue industriel. — Maisonneuve n'est pourtant pas sans charmes, loin de là. Elle offre à l'oeil du visiteur, le long de rues larges et parfaitement pavées, toujours tenues dans un état de scrupuleuse propreté, quantité de très jolies maisons. Elle possède en outre des banques logées dans



MAISONNEUVE: Marché.

des immeubles de la plus belle apparence, des écoles spacieuses, des usines à ne plus les compter, un hangar de construction maritime et une cale-sèche qui sont les plus importants établissements du genre au Canada. Ajoutez un hôtel de ville qui peut subir la comparaison avec n'importe quel hôtel de ville du pays, — des postes de

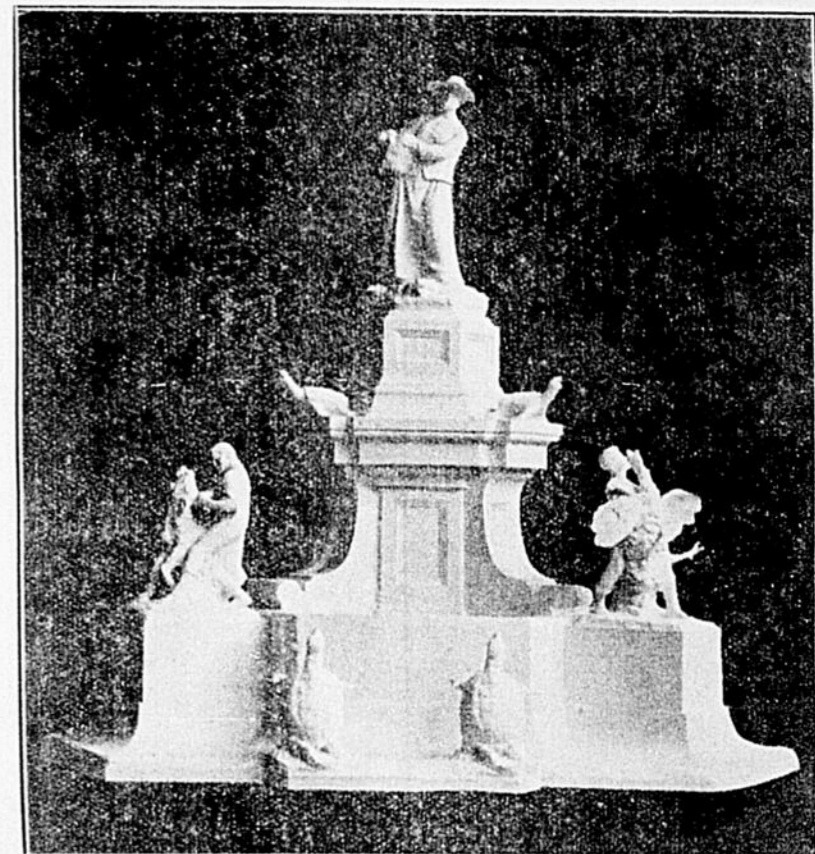


MAISONNEUVE: Bain public et Gymnase.

pompiers installés tout à fait à la moderne, — des bains publics, un gymnase, — enfin un marché qui ferait honneur à n'importe quelle grande ville du monde. Ce marché a été construit conformément aux exigences de l'hygiène la plus perfectionnée. On y arrive par une place de toute beauté où se verra bientôt une fontaine d'un genre unique en ce pays. En face commence déjà

qu'à 40 ou 45 p. c., est, à Maisonneuve, tombée à 6 p. c. environ. Le bureau d'hygiène, dont le chef est M. le Dr Lussier, s'occupe en outre d'inspecter régulièrement les écoles, les usines et les magasins, ainsi que le service d'aqueduc et de voirie. Tout établissement particulièrement susceptible d'offrir aux microbes un foyer propice, reçoit chaque semaine la visite d'un repré-

à peine j'aperçois le sol au-dessous de moi. Je redresse l'appareil et je me maintiens à cette hauteur. Notre moteur a été entendu, de tous côtés on nous envoie des pétarades et un shrapnell éclate à notre droite; mais, après avoir décrit un grand cercle, je m'échappe par la tangente aussitôt que mon observateur a sa provision de renseignements et, sans prendre de hauteur, nous rentrons. Il était temps, du reste, car le réservoir perdait tout doucement, troué de deux éclats, et, si je n'avais eu la précaution de le remplir au départ, nous claquions en route.

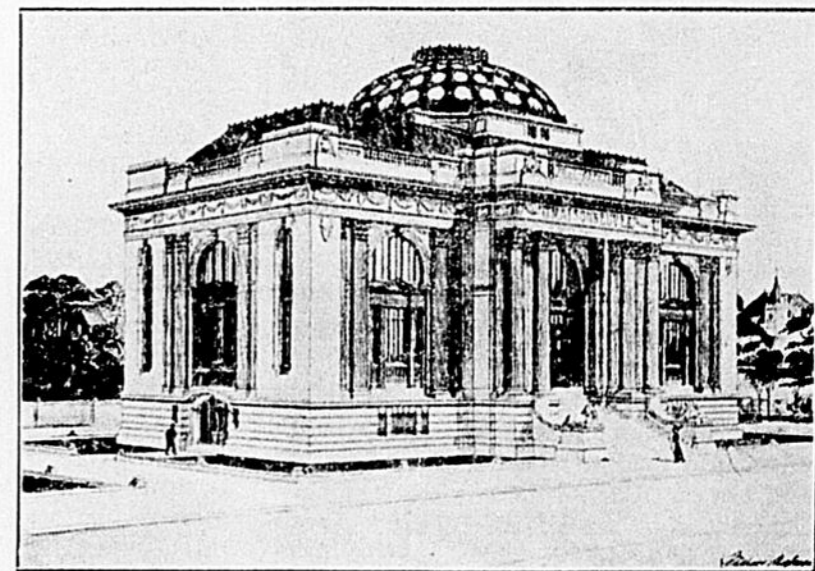


MAISONNEUVE: Fontaine (oeuvre de Laliberté) sur la place du Marché.

des règlements essentiels de la Cité, ne s'avisent jamais de récidiver.

Ce qui, mis tout ensemble, fait assurément de Maisonneuve un endroit idéal où l'on se sert fréquemment de la qualité de l'eau servie aux contribuables.

N. B. — Les illustrations ci-haut nous ont été fournies par M. le maire Michaud et M. Marius Dufresne, ingénieur de la Cité. Nous tenons à leur en offrir ici tous nos remerciements. On remarquera que les im-



MAISONNEUVE: Hôtel des postes.

à Maisonneuve, est en effet, détail presque incroyable, de 10 p. c. moins élevée que dans toute autre ville de l'Amérique du Nord.

Les pompiers de Maisonneuve, sous la

Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN - DENTISTE

389 rue Saint-Denis Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

LE BOULEVARD PIE IX

Pour acheter un lot du Boulevard, il ne faut déboursier aujourd'hui que le cinquième du prix — 20%. — La balance sera payée dans cinq ans. L'augmentation en valeur, d'ici là, sera si considérable, que le lot seul pourra garantir un emprunt suffisant pour payer cette balance.

Il serait à propos pour celui qui a quelques dollars à placer de voir un de nos agents ou de venir à nos bureaux.

BEAUDIN CORPORATION Limited

SUITE 715 — POWER ELDG — ANNEX.

Mail 4308.

Bureau de Maisonneuve: — Edifice de la Banque Molson.

COIN ONTARIO ET LaSALLE.

LaSalle 1737.

Une lettre de Paris

Paris, 16 novembre 1914.

M. Jules Fournier,
directeur de l'Action,
Montréal (Canada).

Il faut, Monsieur, qu'il y ait de par le monde de bien méchants gens! Une mauvaise langue a certainement surpris votre bonne foi en vous faisant croire et en vous laissant reproduire que M. Forget était animé de sentiments hostiles à l'égard de la France. De quelle confusion cet informateur mal intentionné n'eût-il pas été rempli s'il avait assisté à l'audience tenue le 13 novembre courant par la 6^{ème} Chambre du Tribunal civil de la Seine jugeant correctionnellement! Oyez plutôt:

Quelques actionnaires grincheux de la Banque Internationale du Canada et quelques obligataires récalcitrants du Québec Railway, qui n'ont pas encore compris cette vérité, élémentaire en matière financière, que du moment qu'ils avaient perdu tout leur argent il fallait bien que quelqu'un le gagnât, ont intenté un procès à M. Forget, il n'y a guère plus de dix-huit à vingt mois. Quoique ce délai ne soit pas bien long, M. Forget a naturellement hâte de se laver le plus rapidement possible de ces stupides accusations, ainsi le prouvent les démarches multiples qu'il a accumulées pour que ces affaires soient enfin plaidées. Il n'a pu, jusqu'ici, avoir satisfaction, et cette fois encore son défenseur, Me Henri Robert, bâtonnier de l'Ordre des Avocats s'il vous plaît, s'est vu forcé, la mort dans l'âme, de consentir à une nouvelle remise. En effet, M. Forget et M. F.-G. Ramsden ne peuvent en ce moment venir réduire à néant en quelques mots les calomnieuses inventions de leurs adversaires, car, a déclaré l'éminent avocat, ces messieurs "sont engagés pour la durée de la guerre; ils sont en ce moment sous les drapeaux et font partie des contingents canadiens qui viennent secourir la France".

Je ne sais pourquoi cette nouvelle parut provoquer chez l'adversaire de Me Henri Robert une telle surprise qu'il en laissa choir sa toque sur le bureau du greffier. Vous concevez cependant bien, Monsieur, tout comme moi, qu'un bâtonnier, dont la sincérité égale le grand talent, n'a pu énoncer sciemment une contre-vérité et que, d'autre part, un esprit aussi avisé n'a pas manqué de s'assurer, avant de produire cette affirmation, qu'elle était l'expression même de la réalité.

Il est donc avéré que votre informateur vous a induit en erreur et que non seulement M. Forget n'a jamais pu, surtout pour les motifs aussi bas que vous lui prêtez, se réjouir, ni publiquement ni dans le silence du cabinet, des échecs français, mais qu'encore, en nous apportant le réconfort de sa vaillance et de ses lumières, il nous prépare de nouvelles victoires. Et voilà qu'ainsi surgit, éblouissante, l'explication du "facteur formidable" dont nous avons parlé Lord Kitchener, dans des termes mystérieux, il y a quelque temps déjà. Le "facteur formidable", c'était M. Forget, ni plus ni moins.

Dans les tristes jours que nous traversons, ce sera pour nous une bien patriotique consolation de penser qu'il n'en n'aura coûté à la France que la bagatelle de 75 à 80 millions de francs, restés embourbés dans les marécages de la Banque Internationale du Canada, du Québec Railway et de l'East Canada Power & Pulp, et représentant tout au plus le prix d'une centaine de batteries de 75, pour s'assurer les sympathies de M. Forget et l'inappréciable concours de sa loyale épée.

Je sais, Monsieur, que vous apprécierez à sa juste valeur le précepte "Amicus Plato, sed magis amica veritas". Vous considérez évidemment comme un devoir de rectifier votre jugement sur les véritables sentiments de M. Forget. C'est, dans tous les cas, pour moi une véritable satisfaction que de vous en pouvoir fournir les moyens. Puisse Mercure, dieu des financiers, étendre, durant la chaleur des combats, un caducée tutélaire sur M. Forget.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.
M. LAURETTE,
Rue de la Victoire, 47, Paris.

Dingley, l'illustre écrivain

Une scène de recrutement, à Londres

A quelques jours de là, Dingley fut un soir attiré sur la place de Trafalgar, au pied de la colonne Nelson, par l'éloquence d'un sergent recruteur enveloppé jusqu'aux pieds de sa vaste houppelande, bien nourri, superbe à voir, et qui vantait à des voyous rassemblés autour de lui le service de la Reine.

—Gentlemen, criaient le soldat, vous n'êtes pas nés fils de pairs! Mais le gouvernement a l'œil sur vous! Ici, vous mourez de faim et de soif. Au cap, de bons biftecks, de bon whisky, et la gloire! Avis à la belle jeunesse! On trouve dans les Rangers et les Scouts une élégance que vous ne verrez à aucune armée du monde, un service aussi doux qu'agréable, une subordination qui s'accorde parfaitement avec la légèreté des armes. Déjeuner du matin au thé et à la marmelade, tranches de jambon et corned beef; baignades, foot-ball et cricket le jour où le régiment ne donne pas. Qui veut entrer dans les Scouts?

Un triste cockney s'avança — un de ces voyous de l'East-End, de cette caste avilie, sans discipline ni courage, sans loi, sans morale, sans métier, tristes bêtes humaines chiens errants du quartier des docks, hôtesses faméliques des sordides slums et de ces bizarres refuges où l'on achète pour un penny le droit de dormir pendant huit heures, le front appuyé sur une corde.

—Le brave homme! mugit le sergent, en posant la main sur la recrue qui lui venait à l'épaule. Si la patrie en avait des mille et des cent comme lui, des paysans, des bandits, des rougés ne feraient pas pleurer notre Reine! Allons, gentlemen, de l'enthousiasme! Le commandant en chef demande des hommes de cœur pour les divisions de cavalerie et d'infanterie montée. Que tous ceux qui sont intéressés à la prompt solution de la guerre fassent leur paquet et rejoignent!

Un second misérable s'approcha. Le sergent le serra contre son cœur, cependant qu'il continuait de pérorer dans la brume: — Déjeuner du matin au thé et à la marmelade, tranches de jambon et corned beef...

Peu à peu, les curieux se dispersaient. Là-haut, sur sa colonne, Nelson en grand uniforme, avec son épée et son bicorne, s'enfonçait dans le brouillard. Aux quatre coins du monument, les quatre lions britanniques, la tête entre les pattes, s'endormaient doucement.

Ça et là passait et repassait un correct policeman, la jugulaire au menton. Aux derniers étages des immeubles brillaient et s'éteignaient des affiches.

Bientôt la triste flamme du réverbère n'éclaira plus que Dingley, le sergent et trois pauvres diables marqués par cette misère de Londres, la ville du monde où l'être humain, sitôt qu'il s'abandonne, déchoit le plus vite et le plus bas.

Le racoleur prit deux des cockneys sous le bras, fit un signe au troisième. Mais celui-ci demeura immobile, planté sur l'asphalte boueux comme un arbre du square.

Dingley suivit le sergent et ses recrues. Derrière eux il pénétra dans un bar, s'assit à une table voisine et les écouta causer.

Ils commencèrent par boire des whisky-soda, puis du gin pur. Le racoleur avait rejeté sa houppelande et apparaissait maintenant sanglé dans sa jaquette écarlate, le bonnet sur l'oreille, les cheveux pompadour, et caressant de sa badine ses longues jambes d'échassier. Avec une verve méridionale, il énumérait ses campagnes. A l'en croire, il s'était battu partout: sur les pentes de l'Himalaya, contre les Afridis féroces qui vous ouvrent le ventre d'un coup avec leurs larges couteaux; dans la haute vallée du Nil, contre les nègres du Mahdi, et dans les forêts traitresses où se réfugie le Birman. L'alcool arrosait ses conquêtes. A chacun de ses exploits, il levait son verre à la Reine.

—Allons, mes enfants, à la Reine! Encore une dent creuse de whisky!

Le romancier l'écoutait non sans plaisir et contemplait avec admiration, sous la table, les larges pieds de cet homme qui avait arpenté l'Empire. Soudain la porte s'ouvrit, et Dingley vit se glisser dans le bar un homme, — un grand enfant plutôt, rachitique, fané; le troisième héros. Son faux-col avait les trous dégradés, d'un tuyau de vieille pipe, et ses yeux l'éclat brouillé de ces pierres de lune que l'on porte en breloque et qui se ternissent à l'usage. Il laissa glisser son regard sur le sergent recruteur trop occupé de ses fanfaronnades pour s'être aperçu de son entrée. Puis il fit le tour de la salle, l'air délibéré, négligent, comme s'il eût cherché quelqu'un. Finalement il vint frôler le racoleur au passage.

A sa vue, celui-ci poussa un formidable hurrah, et lui passant d'un geste tendre le bras autour de la taille:

—Du gin, my dear?

—Comme il vous plaira, j'ai soif.

Dingley ne le quittait pas des yeux. Ses regards s'arrêtaient sur ces quatre hommes avec une véritable tendresse. A travers la fumée de sa pipe, comme autrefois dans

les relents des fumeries d'opium il avait cru pénétrer le secret de l'Orient, il se représentait ce soir, avec une agilité surprenante, la vie de ces trois misérables dans les affreux quartiers de Londres. Maintenant ils allaient partir, s'embarquer pour le Sud, connaître les beaux hasards de la guerre. Au service de la Reine, ils retrouveraient quelque noblesse, ils noueraient enfin connaissance avec la propriété, le courage et la santé. Dans l'atmosphère de ce bouge, Dingley se sentait à cette heure le frère de ces tristes voyous, humbles moyens d'une grande oeuvre. L'arbre de l'Empire s'enracinait dans leur misère et leur ivresse. Et le thème du roman qu'il cherchait depuis des semaines bondit soudain dans son esprit, comme en été le soleil à l'horizon d'une plaine: l'histoire d'un voyou de Londres régénéré par la guerre. Il ne voyait, n'entendait plus rien. Atte des oeuvres, instants suprêmes, plus chargés de volupté que les minutes d'amour!

La pipe s'éteignait dans sa main. L'horloge du bar sonnait sept heures. Déjà deux des recrues dormaient les poings sur la table. Le racoleur les réveilla pour leur faire signer un papier qu'il tira de la doublure de sa veste. On lut une dernière rasade. Les cockneys et le sergent sortirent silencieusement du bar. Dingley hêla un cab qui passait et se fit reconduire chez lui.

JEROME et JEAN THARAUD.
(Dingley, l'illustre écrivain.)

Un dessin emprunté au *New-York World* par notre cher *Herald-Telegraph*, représente le lion britannique, le flanc englantant par une flèche allemande.

Comme légende, ces simples mots: *Aroused at last* (Enfin réveillé).

Tiens, tiens, mais il était donc endormi, le vieux lion britannique!

Le *Herald* ne nous l'avait pas encore dit.

Du grand magazine français *Le Miroir* (livraison du 22 novembre 1914):

"Ce sera une consolation pour bien des familles d'apprendre que tous les prisonniers ne sont pas malheureux en Allemagne. C'est ainsi qu'au lazaret de Weingarten 300 Français, blessés plus ou moins grièvement, sont soignés avec humanité. Des ambulanciers, qui les avaient suivis en captivité et qui ont été renvoyés par la Suisse, assurent que durant cinq semaines passées en Allemagne ils n'ont pas eu trop à se plaindre. On affecte même de les traiter avec courtoisie, pour qu'ils le répètent, probablement (sic)."

Reproduction humblement dédiée à M. Ferdinand Paradis.

Le *Mail* à M. Macnab annonçant l'autre jour que le chef suprême de l'armée française venait, d'un seul coup, de mettre à pied vingt-quatre généraux inférieurs à leur rôle, se plaisait à vanter dans le général Joffre son esprit "à la Kitchener" ("his Kitchener-like insistence upon efficiency on the part of his officers").

Nul doute que cela ne fasse bien plaisir au général Joffre, quand il lira cela dans le *Mail*.

Joffre comparé à Kitchener! A Kitchener, mon vieux! Non, mais faut-il un peu que les lecteurs de ces journaux en aient, une couche!...



Pour impressions en tout genre, s'adresser à l'"Action." Tarif modéré, travail rapide et de premier ordre. Demandez nos prix. "L'ACTION," Rue Saint-Gabriel, 72. Téléphone: Main 5356.

L'"ACTION"

se permet de recommander d'une façon toute particulière à ses lecteurs,

À LA VEILLE DES FÊTES,

une visite à la

Librairie Saint-Louis,

288-EST, RUE SAINTE-CATHERINE, 288-EST.

où notre ami Faribault se fera à toute heure un plaisir de leur suggérer, pour leurs cadeaux, un tas de choses extrêmement intéressantes.

La quantité de livres d'actualité, d'albums, de revues, magazines et journaux d'Europe que Faribault possède en magasin actuellement, malgré la guerre, est tout simplement incroyable.

Entre autres occasions particulièrement avantageuses, il pourra vous offrir une collection complète du *Roman Romonesque*, comprenant, outre un nombre incalculable de contes, nouvelles, fantaisies, etc., plus de cent romans des meilleurs écrivains, soit 23 volumes solidement reliés,—le tout au prix dérisoire de \$16.

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS

288-EST, RUE SAINTE-CATHERINE, 288-EST

TÉLÉPHONE: EST 2660

N.B.—Ne pas oublier que vous pouvez aussi vous procurer chez Faribault les jouets les plus intéressants qu'il y ait en ce moment à Montréal.

L'esprit d'Arthur Buies

Dans sa récente conférence sur "Arthur Buies humoriste", M. Léon Lorrain n'a en somme cité que peu de traits de l'humour de cet excellent chroniqueur. La vérité est que celui qui ne le connaît que par ses écrits n'en trouve pas un grand nombre à citer. Ses meilleurs mots, Buies ne les a pas écrits; il les a lancés en plein vent, assésés parfois de sa voix coupante, au hasard des rencontres et des circonstances. Ils n'ont pas, que je sache, été recueillis. Ils méritaient de l'être, si j'en juge d'après celui que je vais rapporter.

Au cours d'une campagne électorale, sir Hector Langevin fut brûlé en effigie à Rimouski. Mgr Langevin, évêque de Rimouski et frère de sir Hector, se montra indigné de l'insulte faite à son illustre parent, et, pour en punir les Rimouskois, supprima les Quarante-Heures.

Quelques jours après Arthur Buies passait par là. Mis au courant de ce qui s'était passé, il proposa aussitôt: "Brûlez-le donc encore une fois: on va peut-être vous ôter le Carême..."

F. P.

Les lecteurs de l'"ACTION"

qui sont des gens de goût, devront, pour leurs cadeaux du Jour de l'An, aller faire visite à

MORENCY FRERES

346 - Est, rue Sainte-Catherine, 346 - Est

où ils sont assurés de trouver la collection la plus intéressante qu'il y ait à Montréal, en fait d'

ESTAMPES, GRAVURES anciennes et modernes, REPRODUCTION DES GRANDS CHEFS D'ŒUVRE

(en noir et en couleurs)

CONSOLES, GLACES, MEUBLES de STYLE, etc., etc.

Comme encadreurs, inutile de répéter ici que MORENCY FRÈRES sont strictement sans égaux à Montréal.

Téléphone: Est 3202

Sauf M. Rodolphe Forget, S. E. M. François Langelier, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, M. le juge Cimon et MM. les rédacteurs du "Star", tous les lecteurs de l'Action sont, très certainement des amis de l'Action

C'est pourquoi nous nous permettons aujourd'hui d'oser bien adresser à tous nos lecteurs (sauf les personnes ci-dessus désignées) la très humble prière que voici:

—Vous toutes, mesdames, et vous tous, messieurs, qui, à l'occasion du Jour de l'An vous proposez de changer de toilette, pourquoi, au lieu d'aller donner votre commande à tel ou tel tailleur ou mercier plus ou moins au courant, n'iriez-vous pas la porter à notre vieil ami et nouvel annonceur, M. ALBERT-A. ROY?

M. Roy dirige en effet, comme peut-être vous le savez déjà, au numéro 469-Est de la rue Sainte-Catherine et au numéro 1,013-Est de la rue Mont-Royal, deux établissements qui comptent à tous égards parmi les plus sélects, les plus fashionables et les plus justement réputés de toute la ville.

Allez, mesdames et messieurs, allez faire seulement une petite visite aux magasins de M. ALBERT-A. ROY.

Non seulement vous y trouverez des marchandises de beaucoup supérieures à celles que peuvent vous offrir vos fournisseurs ordinaires, mais encore à des prix sensiblement inférieurs.

M. ALBERT-A. ROY

469 - EST, RUE SAINTE-CATHERINE, 469 - EST

Succursale: 1,013 - Est, Rue Mont-Royal, 1,013 - Est

N.B.—Se réclamer de l'"ACTION".

Une Bière Nouvelle

LE succès considérable de la FRONTENAC SPECIALE et de la FRONTENAC STANDARD---et en particulier de la FRONTENAC BOCK au printemps dernier--- a provoqué la demande d'une nouvelle bière spécialement conditionnée pour la consommation pendant les temps froids.

Frontenac

BOCK DE NOËL

est une bière foncée, riche et mousseuse, d'un goût agréable, exquis. Elle tonifie et fortifie l'estomac—c'est exactement ce que requiert l'organisme par les temps froids.

En vente partout. Fournie aussi en caisses de 1/2 douzaine et de 2 douzaines.

La FRONTENAC BOCK DE NOËL est fabriquée dans la Brasserie Modèle du Canada, dont les murs sont isolés par des plaques de liège pour assurer une température uniforme. Elle est fabriquée avec le choix des houblons et du malt par les ouvriers de brasserie qui reçoivent les plus hauts salaires du Canada. DEMANDEZ LA "FRONTENAC BOCK DE NOËL" aujourd'hui même et INSISTEZ pour qu'on vous la donne.



BRASSERIE FRONTENAC, LIMITEE, MONTREAL.
TELEPHONE: SAINT LOUIS 5610